



le grand roman de la bande dessinée lyonnaise

par Philippe Videlier

[Juillet 2017]

Les spectateurs de l'émission littéraire télévisée « La Grande Librairie », de François Busnel, ont eu une double surprise le 15 décembre 2016, pour les fêtes. Celle tout d'abord de se voir offrir une soirée spéciale « Chanteurs et Littérature » réunissant autour du micro Alain Souchon, Eddy Mitchell et Véronique Sanson. Mais aussi et surtout un dialogue étonnant entre les trois chanteurs.

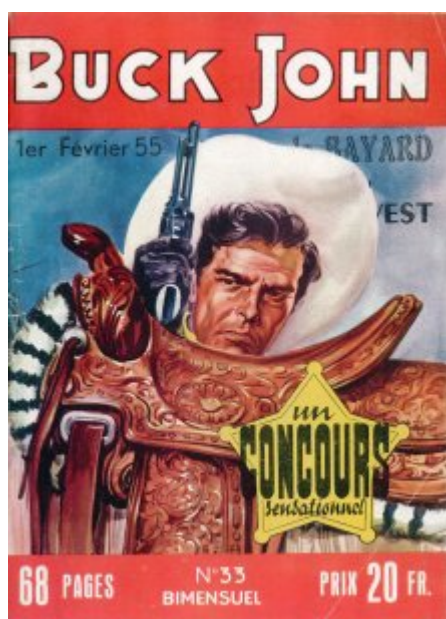
Alain Souchon, la voix teintée de nostalgie, s'exclame à un moment : « On est de la même génération. Les cowboys et les Indiens, c'était la folie. Alors on achetait des petits illustrés : *Buck John*, *Kit Carson* !

Sans sourciller Eddy Mitchell poursuit : « *Tex* ! »

Et Véronique Sanson ajoute : « *Blek le Roc* ! »

Voilà comment, au détour d'une conversation, du tréfonds de leur mémoire remontent des héros de l'enfance. C'est le propre des cultures populaires de s'ancrer au plus profond des êtres, de s'y endormir, pour resurgir, après bien des années, à un moment où on ne les attend pas.

Ces héros avaient, en outre, une caractéristique commune, que beaucoup méconnaissent : ils étaient tous produits à Lyon.



Buck John, Kit Carson, Tex, Blek le Roc...

Il faudrait citer bien d'autres noms encore :

les héros de western : Tex-Tone, Cassidy, Jim Canada, Caribou, Miki le Ranger et Double-Rhum ;

les héros de guerre : Battler Britton, X-13, Garry ;

les héros du Moyen-Âge : Marco Polo, Prince Vaillant, Oliver ;

les rois de la jungle : Targa, Zembla, Banga ;

les justiciers masqués : Fantax, le Fantôme du Bengale...

Et puis Rudex, Pat Lugger, Z-302, parmi les plus anciens.

La cohorte inépuisable des personnages de la bande dessinée de masse qui ont façonné l'enfance et l'adolescence, et qui, malgré le peu de considération dans laquelle la société des adultes les tenait, ont laissé sur leurs lecteurs une trace indélébile.

Pendant des décennies, donc, Lyon a été un centre majeur, sinon le centre majeur des bandes dessinées populaires. Mais Lyon ignore l'existence même de cette histoire et de ce patrimoine. Si Lyon est devenue un centre de production de la bande dessinée, on le doit à deux personnes. L'un se faisait appeler Jacques Cœur, il était prêtre, de son vrai nom Gaston Courtois. L'autre était un Italien nommé Ettore Carozzo.

Mais si c'est grâce à ces personnes que Lyon est devenu un centre de la bande dessinée, c'est surtout à cause de deux sinistres personnages : Hitler et Mussolini.

En effet, c'est la guerre qui a provoqué la création de bandes dessinées à Lyon, la guerre et la défaite de juin 1940, l'armistice, la chute de la République, la division de la France vaincue en deux zones, la zone occupée au Nord et la zone dite libre au Sud, dont Lyon faisait partie.

Avant guerre, nos deux précurseurs, Jacques Cœur et Ettore Carozzo dirigeaient chacun à Paris une maison d'édition et un périodique pour jeunes. Et lorsque Paris fut occupé par les nazis, ils décidèrent de se réfugier à Lyon pour y reprendre leurs activités.

Gaston Courtois avait 43 ans, il était né en 1897 et était fondateur de l'hebdomadaire *Cœurs Vaillants* et de sa petite sœur *Âmes Vaillantes* destinée aux filles, journaux d'obédience fermement catholique.

Cœurs Vaillants quitta donc la rue de Fleurus dans le 6^e arrondissement de Paris, passa brièvement par Clermont-Ferrand, « impasse de l'Espérance », pour s'établir finalement à Lyon 7^e.

Le tirage du journal imprimé à Lyon, appuyé sur les solides réseaux catholiques se montait à plus de cent mille exemplaires et, pour *Âmes Vaillantes*, à environ quarante huit mille.

Cœurs Vaillants avait une particularité qui le faisait aimer de ses lecteurs. C'est lui qui publiait en France les aventures de Tintin. On se souvient que les Dupondt ont vu leur moteur exploser : « *Boum, quand vot'moteur fait boum... la dépanneuse Simoun... viendra vers vous en vitesse...* » Ainsi débutait *Tintin au pays de l'or noir*. Cela passait dans les pages de *Cœurs Vaillants* en juin 1940. Mais dans la réalité, c'était plutôt les bombes des Stukas en piqué qui explosaient sur le sol de France. C'est pourquoi, bousculé par les nazis alors qu'il s'apprêtait à partir pour le pays de l'or noir, Tintin reparut à Lyon en première page du *Cœurs Vaillants* délocalisé. En première page et en couleurs, alors qu'il figurait auparavant en noir et blanc et en pages intérieures.

Peu de gens le savent, donc, mais Tintin, sous l'Occupation, était Lyonnais. Il demeurait, non au 26 rue du Labrador, comme le croient tous les tintinologues, mais à son « *adresse provisoire* » 16, rue Nicolai, dans le 7^e arrondissement, un « provisoire » qui dura quatre ans. Cela mériterait une plaque, et de l'avis des tintinomanes, il faudrait le suggérer à la municipalité.

Ce Tintin lyonnais avait au moins deux singularités qui doivent être soulignées. D'abord, donc, il paraissait pour la première fois en couleurs, puisque dans *Le Petit Vingtième* belge, les planches hebdomadaires s'imprimaient en noir et blanc (et parfois en bichromie). C'est ainsi que l'on découvre un Tintin vêtu d'une marinière bleue et blanche et un Milou agrémenté d'une tache beige sur le dos et le bout de la queue. Ce sont donc des couleurs originales dans tous les sens du terme.

Mais surtout, on enregistre une modification notable. Comme chacun sait, l'action de *Tintin au pays de l'or noir* se situe en Palestine sous mandat britannique et, à un moment, en débarquant à Haïfa, Tintin est pris pour l'émissaire d'une organisation juive du nom de Finkelstein. Enlevé par des Arabes il se fait reconnaître. Dans l'original, publié en Belgique dans *Le Petit Vingtième* plus de six mois auparavant, cela donne ce dialogue : « *Faites entrer ce Finkelstein... Mais, mais, par la barbe du*

Prophète !... Vous n'êtes pas Finkelstein !... – En effet, puissant sheik, je me nomme Tintin... – Et moi Milou... »

Dans le Tintin lyonnais nous avons tout autre chose : ici, Finkelstein se nomme tout simplement Durand. « *Faites entrer ce Durand... Mais, mais, par la barbe du Prophète !... Vous n'êtes pas Durand !... – En effet, puissant sheik, je me nomme Tintin... »* Nous sommes le 24 novembre 1940 et entre temps, en octobre, a été adopté par le régime de Vichy un statut des Juifs ouvrant aux persécutions.

On ne se risquera pas, au-delà du constat, à donner une interprétation plus précise de ce changement de nom. Était-ce pour exclure les Juifs de *Cœurs Vaillants* ou au contraire pour ne pas mêler le journal à une politique discriminatoire ? L'interrogation, néanmoins, ne s'arrêtera pas ici. En effet après le *Pays de l'or noir*, *Cœurs Vaillants* publia *Le Crabe aux pinces d'or*. Et après *Le Crabe aux pinces d'or*, *L'Étoile mystérieuse*, en 1943.

De la même façon que pour *l'Or noir*, le Tintin lyonnais se distingue par son ambiguïté. En effet l'original belge de *L'Étoile mystérieuse*, parue dans le quotidien bruxellois *Le Soir*, que les Belges appellent *Le Soir volé* parce qu'il s'était mis au service de l'Occupant, l'original belge de *L'Étoile mystérieuse*, donc, s'ouvrait sur un strip violemment antisémite. Or ce strip ne figure pas dans le Tintin lyonnais de 1943. Par contre, le méchant de l'histoire, le financier new-yorkais typé que Hergé a nommé Blumenstein, s'appelle toujours Blumenstein à Lyon. Évidemment, à l'heure où les Juifs devaient porter l'étoile jaune, à l'heure des rafles, des arrestations, des déportations, ce n'était pas une bonne action.

Cœurs Vaillants et sa petite sœur *Âmes Vaillantes* possédaient en outre une édition dite « rurale », à destination des campagnes, de demi-format, imprimée en bicolore bleu et rouge « pour les petits gars et les petites filles de France ». Cette édition va publier *Tintin dans la brousse* (c'est-à-dire *Tintin au Congo*) et *Tintin chez les Indiens* (c'est-à-dire *Tintin en Amérique*). Et puis l'année 1944 verra *Cœurs Vaillants* commencer le récit du *Secret de la Licorne*.

Tintin fut lyonnais quatre ans et pendant ces quatre ans, les lecteurs les plus assidus eurent droit à *Tintin au pays de l'or noir*, au *Crabe aux pinces d'or*, à *L'Étoile mystérieuse*, au *Secret de la Licorne*, à *Tintin au Congo* et à *Tintin en Amérique*. Ce n'est pas rien.

L'autre personnalité par qui la bande dessinée est arrivée à Lyon, Ettore Carozzo, qui faisait concurrence à l'abbé Gaston Courtois et à *Cœurs Vaillants*, avait intérêt à avoir de forts personnages à mettre en page.

Ettore Carozzo était un Italien, ancien combattant et mutilé de la Première Guerre mondiale, de convictions antifascistes, et qui avait fui l'Italie. Il avait fondé en 1924 à Paris la Librairie Moderne, devenue ensuite, en 1939, Société Anonyme Générale d'Éditions (SAGÉ). Sa Librairie Moderne était en fait une succursale de la Casa Editrice Vecchi, société anonyme fondée à Milan par Lotario Vecchi, le beau-frère d'Ettore Carozzo. Il n'y avait donc nulle surprise à ce que la Librairie Moderne édite en 1935, un hebdomadaire pour jeunes appelé *Jumbo* un peu plus de deux ans après qu'à Milan la Casa Editrice Vecchi ait publié l'hebdomadaire pour jeunes appelé *Jumbo*.



Et puis il y eut *Les Exploits de Radar*, une science-fiction tout à fait exceptionnelle, scénario de Robert Bagage et dessins de Bob V. Vinell. Le numéro 1 parut le 25 janvier 1947. Le dessinateur extraordinaire des aventures de Radar dans l'espace était un Lithuanien émigré en France avant guerre, dessinateur industriel de profession, Robert Meyer, qui quittera malheureusement le monde de la bande dessinée pour une carrière plus prosaïque [8].

Après Radar vint Targa, l'homme de la jungle, sorti des limbes en novembre 1947, dessiné par Georges Estève, originaire de Marseille. Georges Estève raconte comment il est entré dans le métier en répondant à une petite annonce : « Maison d'édition à Lyon recherche dessinateur expérimenté. » Il a alors 20 ans et aucune expérience. « Je me suis rendu à Lyon où j'ai pris contact avec Monsieur Bagage, un dessinateur-éditeur qui signait ses BD sous le pseudonyme de Robba. J'ai travaillé un mois dans son atelier pour réaliser le premier épisode de Targa. J'y ai appris les rudiments du métier. Ensuite je suis rentré à Marseille et j'ai continué à travailler par correspondance [9]. »

Et après Targa vint le Sergent Garry, « à paraître dans tous les kiosques le 20 février 1948 », scénario de Robert Bagage, dessins de Félix Molinari.

Félix Molinari était un jeune homme encore, très influencé par le dessinateur Milton Caniff, qu'il avait découvert dans des magazines américains à la Libération. *Terry et les pirates*. « C'est un truc qui m'a vraiment impressionné par la pureté des traits et le contraste du noir et du blanc, se souvenait-il. Je devais avoir seize ou dix-sept ans et je me suis mis à faire de la BD en m'inspirant de lui. » Alors, Félix Molinari était allé frapper à la porte de Pierre Mouchot, qui lui prodigua seulement des conseils. « Puis, ajoute-t-il, j'ai eu le bonheur de tomber sur Robert Bagage. [...] Après avoir discuté avec lui, on a décidé de sortir un illustré avec des bandes dessinées de guerre intitulé *Garry* [10]. » Voilà comment est entré dans la bande dessinée Félix Molinari, enfant d'immigrés italiens qui, en imitant le graphisme de Caniff, signait ses histoires Felix Molin's ou Felix Molinar, puis Felix Molinari.

Quant à Robert Bagage, laissons lui la parole un instant : « À l'origine, j'aurais dû être pharmacien. Puis j'ai bifurqué vers les arts déco, travaillé deux ans à Nice en lithogravure, fait des travaux de publicité jusqu'à ce qu'un ami scénariste me fasse dessiner Gil Rex pour *Cœurs Vaillants* et Z-302 pour les éditions Sprint [11]. » Gil Rex dans *Le Rayon de la mort*, à l'été 1941, Gil Rex dans *Aviso 33*, à l'automne 1941, Gil Rex, par Robba. Mais parallèlement à Gil Rex sur *la piste de l'or blanc* en 1942 et avant Z-302 : *On a volé la bombe atomique* de 1945 aux éditions Sprint, il y eut aussi l'aventure *Jumbo*, avec Yvon et Toni, jusqu'en 1944.

L'entrepreneur Robert Bagage lança donc ses Éditions du Siècle avec ses personnages Tom'X et Radar, Targa et Garry, les Éditions du Siècle devenue Impéria en juin 1951.

Lorsqu'on demandait à Robert Bagage, quelques décennies plus tard, comment fonctionnait sa maison, il racontait : « Mes collaborateurs sont tous là depuis vingt ou même trente ans. C'est dire les liens très souples que nous entretenons ! Par exemple, je n'exige pas d'horaires. Je ne demande en fait qu'une chose : que le travail soit correct et qu'il soit prêt à temps [12]. »



Et il y avait un point dont Robert Bagage était particulièrement fier. Lorsqu'on lui demandait : « Vous êtes à l'origine du "petit format" ? » Il répondait : « Absolument, nous avons été la première maison en France et dans le monde à publier en format de poche : depuis très exactement le No.1 de *Super Boy*. » Les chercheurs un peu trop pointus vous diront que non, qu'il n'était pas le premier, qu'il y avait eu auparavant la bande dessinée au format de poche intitulée *34*, publiée par les éditions Vaillant du Parti communiste. Et en effet le premier *34* date du 15 avril 1949 et le premier *Super Boy* de septembre 1949. Mais qu'importe. Les éditions Impéria sont devenues en quelques mois les rois du « petit format ». Dans à peu près tous les genres. Le western : *Buck John*, *Indians*, *Cassidy*, *Kit Carson*, *Tex Tone*, *Jim Canada*, *Caribou*... La guerre : *Battler Britton*, *X-13*, *Attack*, *Panache*, *Rangers*, *Navy pour la marine*, *Rapaces* pour l'aviation... Et *Roico* pour le comique, *Minouche*, *Biches* pour les filles. En 1960, expliquait Robert Bagage, avec neuf mensuels et cinq bimensuels, Impéria atteignait le tirage cumulé considérable de trois millions d'exemplaires par mois. S'il faut toujours se méfier des chiffres, disons que c'est là un ordre de grandeur.

Alors qu'Impéria prospérait sous la conduite sagace de Robert Bagage, Marcel Navarro avait quitté Madame Ratier et sa maison Aventures et Voyages pour suivre sa propre voie. Marcel Navarro expliqua le pourquoi de cette séparation en ces termes : Bernadette Ratier « a désiré acquérir la totalité des actions et s'est repliée sur Paris » [13]. Marcel Navarro s'associa avec Auguste Vistel, le grand résistant, pour fonder les éditions LUG – abréviation de Lugdunum – à l'été 1950, maison d'abord établie au 10, rue Bellecordière, comme Aventures et Voyages et comme auparavant les éditions Sprint. Il s'agissait de la Maison du Combattant, qui renvoie au monde de la Résistance. La LUG va ensuite se transférer au No.6 rue Émile-Zola, d'où elle ne bougera plus.

Avec LUG, le western italien est à l'honneur. Le meilleur du western italien. Il y eut d'abord *Plutos*, en septembre 1950, puis *Rodéo*, en septembre 1951, et *Tex* en avril 1952. Le succès était là. *Plutos* tirait à 67 800 exemplaires en 1954.

Tex reste aujourd'hui encore le personnage de bandes dessinées le plus connu et le plus aimé en Italie. Il a été créé par Gian Luigi Bonelli et Aurelio Galleppini qui signait Galep. *Tex*, de son nom complet *Tex Willer*, est un ancien ranger, amis des Navajos, qui parcourt l'Ouest américain en compagnie de ses amis *Kit Carson* et l'Indien *Tiger Jack*, combattant l'injustice partout où il passe. Il

est vêtu d'une éternelle chemise jaune et d'un jean bleu.



On doit encore souligner, pour être complet, que les éditions des Remparts furent les premières à Lyon à importer les super-héros américains, en 1966, avec la série Équipe Tonnerre – T.H.U.N.D.E.R. Agents aux États-Unis, et sa figure de proue, en collant bleu et blanc, nommé Dynamo et doué d'une force surhumaine grâce à une « ceinture d'intensificateur de molécules ». Mais les éditions des Remparts eurent maille à partir avec la Commission des publications destinées à la jeunesse qui ne goûtaient pas aux super-héros américains, à leurs pouvoirs extraordinaires et à leurs histoires extravagantes. Les Remparts tentèrent de lancer un magazine spécialement dédié à l'Équipe Tonnerre, intitulé justement Tonnerre. Mais au numéro 3 de juin 1967, ils crurent bon d'apposer la mention « Pour adultes » sur la couverture afin d'échapper aux flèches de la censure. Peine perdue. La série dût s'arrêter après 10 numéros, en janvier 1968.



Les éditions LUG, un an plus tard, en 1969, relevèrent le défi des super-héros en s'attachant les personnages des Quatre Fantastiques, le Surfer d'Argent et Spiderman des éditions Marvel dans une revue qu'elles intitulèrent *Fantask*. Ce titre, de la part de Marcel Navarro, n'était évidemment pas sans rappeler le *Fantax* créé avec Pierre Mouchot et évoquait le Fantastique comme genre. *Fantask* « le journal du fantastique ». *Fantask*, mensuel, paraissant le 5 de chaque mois au prix de deux francs (en vente également en Belgique, au Canada, au Maroc et en Tunisie). Encore une fois et sans tarder, la Commission de surveillance des publications destinées à la jeunesse mit fin à l'expérience, dénonçant la « vision cauchemardesque » et les « couleurs violentes » du magazine. *Fantask* fut donc frappé d'interdiction et sabordé au numéro 7.

Mais LUG a persévéré. C'est pourquoi, après le malheureux *Fantask*, il y a eu *Strange* (No.1 le 5 janvier 1970), *Titans*, *Nova*, *Saga*, et *Mustang* dans lequel apparaissent des super-héros non plus américains mais spécifiquement lyonnais :

Mikros et Photonic.



Faire le choix des super-héros était de la part de LUG un hasard et une gageure. Marcel Navarro s'en souvenait ainsi : « Un beau jour, par courrier, on nous propose l'édition en France du matériel Marvel. On a étudié la proposition tout en étant un peu dérouté par la cassure, l'abîme représenté entre les Fantastic Four, Spiderman et le matériel classique et traditionnel [16]. » De ce hasard et de cette gageure, les éditions LUG ont fait un grand succès, devenant le principal promoteur des super-héros Marvel. Évidemment il y avait un gouffre entre Blek le Roc et des Quatre Fantastiques. Marcel Navarro poursuivait : « On ne voyait donc pas comment notre lectorat traditionnel pouvait être intéressé par ces BD mais on a pensé qu'il y avait sans doute la possibilité d'avoir de nouveaux lecteurs, dans une toute autre direction. » Et le pari a été gagné, en jouant au chat et à la souris avec la censure. « Nous nous sommes autocensurés », reconnaissait Marcel Navarro.

On ne peut donc terminer ce grand roman de la bande dessinée lyonnaise sans évoquer les blessures de la censure, permise par la loi du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse et mise en œuvre par une Commission de surveillance et de contrôle.

Pierre Mouchot fut le premier à en faire les frais. Mouchot, après *Fantax*, plaçait dans les kiosques *Big-Bill le Casseur*, *Robin des Bois*, *Marco-Polo*, *P'tit Gars*, *Humo*, *Rancho* avec *Black-Boy*, le fils de *Fantax*. Sa société devient en 1951 : Société d'Éditions Rhodaniennes.

C'est à cette époque que les autorités et les ligues de vertu lui tombèrent dessus : la Commission de surveillance des publications destinées à la jeunesse, qui mit en mouvement le Parquet de Lyon, et l'Union départementale des associations familiales du Rhône.

Pierre Mouchot va avoir à subir sept années de procès au titre de l'article 2 de la loi du 16 juillet 1949 réprimant les publications « de nature à démoraliser l'enfance ou la jeunesse », c'est-à-dire « présentant sous un jour favorable le banditisme, le mensonge, le vol, la paresse, la lâcheté, la haine, la débauche », etc. [17]

Le premier procès eut lieu devant le tribunal de Lyon en novembre 1954. Pierre Mouchot gagna ce premier procès et gagna en appel en février 1956. Arrêt cassé par la Cour de Cassation. Deuxième procès devant la Cour d'Appel de Grenoble, en décembre 1957, Pierre Mouchot fut à nouveau

relaxé. En mars 1959, la Cour de cassation cassait l'arrêt de Grenoble et renvoyait le procès à Dijon. La Cour d'Appel de Dijon relaxa à nouveau Pierre Mouchot en juillet 1959. Nouveau pourvoi en cassation du Parquet. Arrêt cassé en juin 1960, procès renvoyé à Angers et enfin, au grand contentement de la Commission de surveillance des publications et des Associations Familiales du Rhône, le grand Résistant Pierre Mouchot fut condamné le 12 janvier 1961 à un mois d'emprisonnement et cinq cent francs d'amendes avec sursis. Entre temps, Pierre Mouchot avait mis la clé sous la porte et vendu ses titres à la société Edi-Europ de Paris en août 1960.

On trouve dans *Ouest-France* du 13 janvier 1961 un compte-rendu dans lequel Pierre Mouchot s'exprimait ainsi : « L'affaire a réussi. Je suis ruiné. Ma maison d'édition est fermée. Je ne suis d'ailleurs plus, depuis plusieurs mois, directeur de l'entreprise [18]. » Le journal ajoutait : « L'éditeur produit enfin un lettre de M. André Malraux écrite au lendemain de la Libération et qui contient à son égard des éloges assez exceptionnels visant son attitude patriotique. »

Pierre Mouchot est mort usé peu d'années après.

La S.E.R. fut donc la première des maisons d'éditions lyonnaise de bandes dessinées à disparaître.

Pour les autres, LUG , Impéria, les Remparts, l'âge d'or allait continuer jusqu'au retournement des modes de cultures populaires dans les années 1970.

D'une part l'extension et l'hégémonie du média télévisuel, d'autre part l'institutionnalisation d'une bande dessinée mieux reconnue, avec ses albums cartonnés, vont précipiter le déclin de la bande dessinée populaire dite de kiosques, et le petit format que les professionnels appelaient 13 x 18.

Les ventes sont en chute libre.

Les éditions des Remparts ferment en 1980.

Impéria en 1986.

LUG est racheté par l'éditeur suédois Semic en 1989.

Ainsi finit le grand roman de la bande dessinée lyonnaise.

À la mort de Félix Molinari, le créateur de Garry, en février 2011, un faire-part est paru dans le quotidien *Le Progrès* : « Départ d'une belle âme » [19].

On ne pouvait mieux dire de ceux qui, toute leur vie, ont dispensé du bonheur aux enfants.

Il reste que Lyon pourrait les honorer, et pourquoi ne verrions nous pas un jour prochain une rue Pierre Mouchot, une rue Alban Vistel, une rue Marcel Navarro dit J-K Melwin-Nash, une rue Robert Bagage dit Robba, une rue Félix Molinari ?

C'est un vœu que l'on peut toujours formuler.

Philippe Lejeune (CNRS)

Notes

[1] Alban Vistel, *Héritage spirituel de la Résistance*, Lyon, LUG, 1955, p. 117.

[2] Lettre de Pierre Mouchot à Jacques Chaban-Delmas, citée dans Gérard Thomassian, *Encyclopédie des bandes dessinées de petit format*, tome 3, SER, Paris, 1996, p. 16.

[3] Interview de Marcel Navarro, *Bédésup* No.38-39, 1986, p. 75.

[4] *Ibid.*, p. 79.

[5] Lettre de Pierre Mouchot à Marcel Navarro, reproduite dans Gérard Thomassian, *Encyclopédie des bandes dessinées de petit format*, tome 3, SER, Paris, 1996, p. 18.

[6] *Encyclopédie Thomassian des bandes dessinées*, tome IV, Aventures et Voyages, Paris, 2004, p.

47.

[7] Interview de Marcel Navarro, *op. cit.*, p. 79.

[8] « À propos de l'auteur de Radar », *Le Collectionneur de bandes dessinées*, No.16, avril 1979, p. 8.

[9] Interview de Georges Estève, *Hop !*, No.46, 1989, p. 40

[10] Interview de Félix Molinari, *Hop !*, No.80 bis, 1998, p. 13.

[11] Interview de Robert Bagage, *Bédésup*, No.14-15, 1980, p. 15.

[12] *Ibid.*

[13] Interview de Marcel Navarro, *Bédésup*, No.34, 1985, p. 31.

[14] « Blek, in Italia e all'estero », *Blek Notes*, a cura di Pasquale Iozzino, Editoriale Dardo – Alessandro Tesauro Editore, 1996, p. 32.

[15] « Félix Buffière, Les Mythes d'Homère et la pensée grecque », *L'Antiquité classique*, No.2, 1957, p. 447.

[16] Interview de Marcel Navarro, *Bédésup*, No.34, 1985, p. 33.

[17] « On tue à chaque page », *la loi de 1949 sur les publications destinées à la jeunesse*, coordonné par Thierry Crépin et Thierry Groensteen, éditions du Temps/CNBDI, Paris-Angoulême, 1999, p. 237.

[18] *Ouest France*, 13 janvier 1961, article reproduit dans *Hop !*, No.14, 1977, p. 57

[19] *Le Progrès* (Lyon), 12 février 2011.